

Jean-Marie LUFFIN

DOUCEURS
NOMADES

Douceurs Nomades

Jean-Marie Luffin

Première édition : juin 2002
Seconde édition revue et augmentée : octobre 2014

L'auteur :

Né à Liège en 1952. Vit en région Wallonne. Formation d'éducateur. Fut animateur socio-culturel durant plusieurs années. Ex-animateur de la revue « Parole ! » et comédien littéraire. Ancien présentateur-radio (RTBF - "Musique Trois"), de 1996 à 2001.

Programmateur-présentateur du cycle d'émissions hebdomadaires "Les rendez-vous sur l'Agora", (Radio Panik). Rédacteur auprès de « Démocratie Plus ».

A poursuivi son développement personnel et sa formation en communication non violente, gestion de conflits, notamment à l'Université de Paix, à Namur.

Qui sont les rois ? Les sages.

Le Talmud

Il n'y a pas d'amour parce qu'il n'y a que de l'amertume – amertume de n'être pas tout au monde. (...) Moi, dit le pape. Moi, dit l'empereur. Moi, dit l'enfant en bas âge. Et les trois, l'empereur, le pape et le nourrisson de se battre à mort autour du même tas de sable.

Christian Bobin

C'est l'amour qui s'est révélé le principal, sinon le seul facteur de civilisation en déterminant le passage de l'égoïsme à l'altruisme.

Sigmund Freud

Dans l'état actuel du monde, espérer encore panser ou, mieux, le soulager de ses fléaux, relève probablement de l'irréalisable, du chimérique. Pourtant, qui ne s'en plaint pas, qui n'en est pas las, qui n'en est pas, en partie, directement ou indirectement, responsable autant que victime ? Lesquels d'entre-nous s'inquiètent de savoir pourquoi nous parvenons à continuer à vivre ainsi, à mettre des enfants au monde ; si cela relève de l'instinct purement animal ou d'une dramatique in-conscience ou bien d'un espoir nourrit d'idéal ? A toute époque il s'en est trouvé pour rêver de changer le monde. Mais peut-il changer en quoi que ce soit si l'on ne change pas soi-même d'abord ?

Il apparaît qu'agir au quotidien, à un échelon plus gérable, ne peut se concevoir qu'à partir d'une révision du moindre de nos fonctionnements personnels. Aussi erratique que se veuille notre existence, on ne part pas, puisqu'on ne se quitte jamais. C'est en soi que le voyage, les secrètes transhumances sont possibles. S'il faut vraiment s'en aller, s'agiter, c'est à cheval sur les gammes infinies de l'esprit. C'est dans le pouvoir de la pensée que siège l'unique liberté qui nous soit réellement accessible.

Nourris des penseurs, des poètes et des scientifiques, nous pouvons nous atteler au nettoyage de nos vieilles croyances, à l'assainissement de nos détestables préjugés afin de nous frotter à la nécessaire révision de nos valeurs, aux difficultés du déconditionnement, pour adhérer à la rigueur

d'un enseignement extrayant toute sa richesse de l'être plutôt que de l'avoir ; nous destiner à être dotés d'assez de force, de vigilance face aux indigentes propositions des représentants en bonheur à vivre "pour plus tard", des marchands de recettes, de félicités prêtes à l'emploi.

Gardons à l'esprit que les despotes élus par un peuple servile et ignorant craignent les êtres qui réfléchissent. Quant à l'artiste, il figure le prolongement d'une créativité qui s'est déclarée il y a quelque cinq milliards d'années avec le "Big bang". L'univers se donnant ainsi une conscience faisant de nous ses minuscules jouets, il serait peut-être temps de nous consacrer à la richesse et à la diversité de la vie dont nous ne sommes qu'un infime rouage momentané. Les fantastiques capacités de notre cerveau n'ont pas été créées pour qu'il s'autodétruisse.

A bord de notre dérisoire oasis galactique, nous vivons ensemble. Parfois beaucoup trop à l'étroit, nantis d'identiques besoins de sécurité, de paix, d'amour, de prospérité, de reconnaissance. Nous aspirons tous à un bonheur durable, aussi éternel que nous aimerions l'être. Ce n'est peut-être pas le projet d'un univers dont la portée, la signification, nous échappent et nous mets face à notre ignorance au moins aussi cosmique. Rien n'est constant si ce n'est le changement, enseignait le Bouddha. Est-ce suffisamment explicite quant à l'impermanence, au caractère dérisoire, de l'espace-temps qui nous est dévolu, le temps d'une vie ?

Que nous le voulions ou non, nous sommes directement impliqués dans un perpétuel changement... qui ne signifie nullement un progrès systématique. Nos faiblesses n'ont d'égales que nos prétentions ! Qui d'entre-nous peut prétendre être digne de ses ambitions ? Sur Terre, le pire s'est taillé une place de choix, depuis l'apparition de l'homme. Ce qu'aujourd'hui nous nommons candidement informations, œuvre consciencieusement nous saturer d'actes aussi infâmes que dégradants. Voilà le décor dans lequel nous souhaitons vivre, nous marier, faire des enfants. Tel est le contexte que nous léguons aux générations à venir.

Contrairement à ce que nous pourrions imaginer, la somme de ces faits sordides ne nous passe pas par-dessus la tête. Cette succession sans fin d'attentats, de génocides, fait son chemin en nous. Elle alourdit tragiquement le peu de conscience qui nous reste. Le plus incroyable entre tout est bien que nous y soyons catastrophiquement habitués. Place est ainsi faite à la pléthore des ressentiments, à l'amertume, aux certitudes destructrices. Blasés, aigris, tourmentés, nous ne faisons plus que semblant de croire à ce que nous prétendons défendre. Nous sommes similaires à ces animaux qui parviennent à survivre en cage. Mais qui amusons-nous encore ? Chaque matin, alourdis d'une nouvelle dose de désespoir dans le cœur, nous fonctionnons comme si de rien n'était. Que pouvons-nous y faire ? Peu et beaucoup. A commencer par penser un peu moins à nous, à notre confort, parce que nous ne sommes pas le centre du

monde. Parce que nous ne sommes propriétaires de rien. Pas même de notre propre corps. Et pourtant, nous évertuons à agir tout comme si nous étions voués à l'immortalité. Mais tous nous allons mourir. Nous sommes tous sur le chemin du départ, de la transformation. Tous à l'escale. De fait, nous observons deux catégories d'êtres au monde : "ceux qui pensent sans cesse à la mort, et ceux qui n'y pensent jamais." (Elisabeth Badinter).

Nihilistes en plein, victimes de la surpopulation, d'un anonymat généralisé, nous déclarons que tout, désormais, est discutable. Toute est devenu tolérable, finalement permis puisque la situation mondiale apparaît ingérable autrement que par la force guerrière, la technologie et la consommation forcenée. Lorsque les rats se bousculent dans la cage, il ne peut en résulter autrement. Il faut bien finir par accepter l'inacceptable, estimer qu'il faut "faire avec" et que les "temps changeants", notre approche des faits et gestes de notre communauté doit bien évoluer. Mais vers quoi?... Ce faisant, nous sommes occupés à scier la frêle branche sur laquelle nous sommes des milliards à nous être aveuglément perchés. Même si l'arbre de vie est vaste, il détient ses lois, sa logique incontournable. Nous ne voulons pas de ces lois ? Nous ne voulons plus entendre parler de devoirs, que ce soit vis-à-vis de la nature ou d'autrui ? Nous exigeons de plus en plus de droits sans rien vouloir entendre de nos devoirs, que ce soit vis-à-vis d'autrui ou de la nature, de la vie en général ? Nous voulons tout, mais ne rien donner ? Alors tant pis pour ce qui peut nous échoir.

Rien ne nous arrête, surtout pas dans le domaine des saccages estimés nécessaires, voire vitaux à l'établissement de notre souverain confort. Pour sauver une parcelle de terre, une source, une idéologie, un drapeau ou une frontière, nous sommes toujours prêts à réagir avec violence, à saccager irrémédiablement des hectares de terre, à anéantir des milliers, quant ce ne sont pas des millions, de vies. Rien n'empêche les bourreaux, les saccageurs de la Terre, de dormir. Il se trouve toujours de ces êtres humains prêts à s'enrôler dans des missions épuratives. On ne gagne jamais une guerre. Aucune n'est juste, bonne ou sainte. Aucune n'apporte la paix. La seule paix qu'apporte la guerre, c'est celle de la mort. (1) Une fois le cataclysme passé (momentanément, puisque aucune guerre (censée être la dernière qui devait tout arranger) n'empêche jamais les suivantes de se fomenter) les survivants s'en retournent ensuite, se fondre dans la nature, dans la vie, dans la ville.

Ils sont là, autour de nous, fonctionnant en bons pères de famille, incognito, n'attendant que la prochaine occasion. Dans notre agitation, nous perdons de vue - nous qui voulons être adulés, craint, célébrés - que la majorité de ceux qui nous entourent, aujourd'hui même, et nous y compris, qui sait, auront probablement disparus dans moins d'un demi-siècle... Le respect des croyances d'autrui doit-il consister à accepter qu'au nom de ce qui ne relève jamais que d'une adhésion personnelle, des attitudes, des li-

1 George Lautner

bertés soient prises dans le but de régenter la vie de peuples entiers ? Que l'on s'y prenne d'une manière imprégnée de toutes les formes que peuvent prendre l'obscurantisme, le fanatisme, l'abêtissement, le conditionnement servile ou même, à l'opposé, une tolérance hypocrite n'entrave ni le mépris, ni l'égoïsme. Chez les humains, entre l'amour et la tolérance, la haine se fait toujours une place.

Dieu, ou le Principe directeur, pour reprendre les propres termes de Marc-Aurèle, - au nom duquel tant de massacres ne cessent d'être commis par ses indignes adorateurs est peut-être ce vers quoi je tends le plus, mais pas nécessairement dans la forme où l'humanité l'entend. Je ne m'octroie qu'une alternative, à mon sens plus "écologique" au plan social, en tous cas plus éthique, respectueuse de moi-même et de mes contemporains. Celle qui consiste à vivre une pensée qui demeure personnelle, n'impose rien à autrui et respecte les autres. C'est essentiellement par hygiène mentale, par ce que l'on pourrait appeler un principe de prudence réfléchi, que j'adhère à une pensée autonome, qui se veut libérée. Je me défends d'espérer autre chose qui ne soit pas, d'abord, issu du cœur des hommes, de leurs actes, de leur sens véritablement humaniste. Plus que des réactions tempétueuses, je prônerais l'observation silencieuse, réservée, l'introspection. Aux êtres de paix, aux créateurs sincères, l'éveil peut se déclarer autant en religion qu'en dehors de celle-ci. Vigilance et curiosité. Voilà qui ne manque pas d'être dérangeant, à l'heure où il est souhaité de se conformer à un art de vivre typé, conformiste, unifor-

misé, voire gratuitement provocateur, sous peine d'être exclu, voire inquiété physiquement alors qu'il ne s'agit jamais que de brasser des mots et des pensées. Toutefois, aucun tyran n'ignore le pouvoir des mots, c'est pourquoi il craint les intellectuels et espère toujours les réduire au silence par la brutalité.

Faibles ou puissants, nous sommes assurés d'être tôt ou tard tous anéantis. Et cela n'est pas facile à accepter. Confinés dans une angoisse permanente, pour beaucoup d'entre-nous, cette échéance est intolérable, voire inadmissible, indigne de la merveille que représente une intelligence miraculeusement apparue dans le cosmos. Mais le fait est que la vie ne nous demande pas notre avis. Aucun favoritisme, nul élitisme ou privilège ne sont à espérer. La tentation est alors forte d'adhérer à de vaines et dérisoires promesses qui ne sortent jamais que de la bouche des hommes, de leurs livres, de leurs propos, de leurs pensées. Pour parvenir à leurs fins et dans le pire surtout, nous savons pertinemment de quoi sont capables les militaires, les scientifiques, les hommes politiques, pour faire partager leurs visions des choses et nous faire bénéficier de leurs conceptions du bonheur. Au-delà des croyances, il s'agit de nourrir un espoir en les hommes qui devraient avoir à cœur de revoir leurs compromissions, leurs présences au monde, et les débarrasser du côté sombre, mesquin de leurs convictions, de leurs fondements liés à l'effroi de leur propre fin. Un sort dérisoire qui justifie et nourrit (qui ose l'avouer ?) les idéologies les plus fanatiques, déterminées.

Seule la vie parvient à imposer sa loi, sans plus de soucis ni d'égard à notre endroit. Peu important nos agitations passées ou à venir. A l'instar d'André-Comte Sponville, beaucoup gagneraient à ne pas demander que Dieu existe, plutôt que de se gausser de ses adeptes. En attendant, rien ne les empêche de tenter de le rencontrer dans des actes de paix, de fraternité, posés au jour le jour et non plus simplement imprimés dans des livres que ne parcourent que les convertis. Avant de se prétendre digne de l'une ou l'autre divinité, il faut d'abord servir et protéger la vie qui a permis... tout le reste, et y compris nos délires. Un éveillé à dit : « Celui qui prétend croire en Dieu et qui tue des hommes est un menteur. ». Je dirais de même pour tout qui ne respecte pas la plus petite forme de vie, animale ou végétale. Combien de diligents croyants, fidèles et soumis, parviennent à échapper à ce jugement ? Cette simple considération devrait mettre beaucoup de monde d'accord sur l'indiscutable culpabilité générale, sur la minceur du courage dont nous pouvons faire preuve. Car est en effet plus héroïque que le soldat celui qui soutient les pacifistes du camp adverse ! Est-il admissible que face aux horreurs perpétrées depuis notre apparition sur terre, nous représentions ainsi le Dieu de notre choix ? Voilà qui n'est guère flatteur pour une intelligence qui nous gonfle d'orgueil et de prétention.

Allons-nous encore supporter longtemps que s'opposent des hommes, des femmes, des enfants ? Que les riches éloignent les pauvres de leur aspiration à l'équité, à une vraie démocratie ? Que l'esclavage soit, d'une manière ou d'une

autre encore permis ? Que perdure la destruction de l'environnement à notre seul profit ? Mais de quelle teneur sera le profit que nous allons léguer aux générations futures ? Rares sont les idéologies pacifistes.

Dans sa sérénité et sa dignité majeure, il n'y a guère que le bouddhisme qui, jusqu'ici, est parvenu à induire une certaine confiance dans le respect qu'il voue à la force suprême qui nous anime. Aucun de ses moines, à de rarissimes exceptions près, n'est jamais parti guerroyer, n'a endoctriné par la force, n'a jugé ni condamné ceux qui choisissent une autre voie spirituelle que la leur. Même si l'on revendique la possibilité de plusieurs logiques de fonctionnement, l'impact qu'elles peuvent avoir sur l'environnement se conclut par un bilan identique pour chacun d'entre-nous. Les dégâts subis par notre planète implique notre commune responsabilité, sans exception. Cette incrimination nous renvoie ipso facto à nos frasques, à nos stupidités lancinantes. Et qu'elles soient mercantiles ou pseudo-culturelles n'y change rien. Il me semble qu'au terme d'une succession infinie de siècles passé sur les champs d'horreurs, à tuer sous les emblèmes de sa foi, l'homme n'en est pas plus convaincu que cela non plus. Dans sa bonté infinie, il veut partager, il veut, pour se rassurer, pour que cela ait un sens, que tout le monde se rallie à ses couleurs. Il veut le même bonheur pour chacun. Malheur à qui contesterait cette si peu logique approche de la vie en communauté. Voilà où nous en sommes toujours, après des millénaires de civilisation. De défaites en pseudo-

victoires - car une victoire ne l'est jamais qu'à court terme - nous cheminons dans le sillon des erreurs commises par nos prédécesseurs et ne léguons que haine et rancune à nos fils et nos filles qui en feront le ferment des violences futures. Toujours plus souillés, plus avilis, plus acharnés, nous nous cabrons, parés à tout perdre plutôt qu'à prendre un lumignon de sagesse qui permettrait de cheminer sur une voie de Connaissance. Une entreprise qui, cette fois, ne devrait rien à une soif de pouvoir et reconnaîtrait d'abord le caractère sacré de la vie, et ensuite seulement les aspirations de l'homme débarrassées de ses louches aspirations. Puissance et force ne sont que leurres embastillés dans la folie des meneurs. Ils font de leurs rêves malades des réalités de sang.

Puisque aucune leçon ne semble profitable, faut-il se résigner, se désintéresser à jamais d'autrui, se désavouer de ce qui peut nous faire « homme debout » ? C'est mal connaître cet entêtement d'une autre nature qui insuffle son énergie constructive dans le cœur des pacifistes. Les pacifistes agissent sans conditions, non pour gagner une place au jardin d'Éden, mais simplement parce que la vie doit être, avant tout. Parce qu'elle a généré notre maladroite intelligence qui mérite d'être servie autrement que par des milliards de morts inutilement sacrifiées au nom de nos « vérités ». Les pacifistes tolérants peuvent bien faire hausser les épaules des partisans de la manière forte - un art dont nous connaissons à la perfection les techniques, les moyens et les effets. Gandhi aussi, était infime et vulnérable dans son humble tunique. Cependant, quelle gran-

deur, quel courage l'on animés, lui et d'autres hommes avant et après lui. Certes, la plupart d'entre eux furent assassinés. Pourtant, comment croire que tout est voué à demeurer figé dans la stupidité et l'horreur jusqu'à la consommation des temps ? Considérons que ces martyrs ne sont jamais qu'une poignée. Soit extrêmement peu nombreux en comparaison des millions de victimes - coupables et innocents confondus - dont les corps entremêlent leur sang d'une même couleur entre les crocs de la machinerie guerrière. C'est d'elle dont il faut se moquer, autant que de cette faiblesse d'imagination qui nous voue au fatalisme et, si misérablement, à douter de nos aptitudes à vivre en paix, en laissant la liberté à chacun de penser son dieu, son paradis, voire ni l'un ni l'autre.

Même enterrés à distance les uns des autres, selon nos appartenances philosophiques ou religieuses, ridicules et infréquentables jusque dans la mort, nous serons de toute manière tous confondus dans la même fosse du temps. Entre l'infini d'avant notre naissance et celui qui continuera après nous, il n'y aura eu que quelques dérisoires siècles de tumultes, de barbarie, de sanies et de déprédations. La vie s'en moque, elle ne nous demandera aucun compte puisque nous payons déjà ! En définitive, c'est la sagesse qui coûte le moins en vies humaines. Seulement, il n'y a évidemment pas place pour quinze milliards de petits hommes sur cette boule de moins en moins bleue, qui se voit envahie d'une technologie qui réduit le contexte vital de chacun à un étal de marchand.

La vie, avec cette intelligence qu'elle nous octroie, a peut-être ainsi programmé les limites de nos destructions possibles. Le pire sera sans doute encore à venir car, décidément, l'Histoire nous prouve que l'homme va jusqu'au bout de ses idées, surtout les plus torves, on l'a dit et répété dans toutes les langues, en vain. Il "tend à persévérer dans son être" tel que nous le rappelait Spinoza. Et ce n'est que lorsqu'il est trop tard que sa conscience reprend le dessus. Quelque chose n'est manifestement pas au point dans notre programmation initiale. A moins que, dès le départ, notre fin soit déjà inscrite dans l'intelligence ; dans cette conscience que s'octroie l'univers à travers notre dérisoire statut d'homme qui nous prête momentanément vie. Durant ce temps, colonisatrice, éradicatrice, commerçante en diable, comment une « élite » peut-elle espérer ravalier une éventuelle planète viable, dans l'univers, au rang de Terre n°2, si ce n'est que pour perpétuer le système néfaste, indigent, mis au point et par nos prédécesseurs et par nos contemporains ? Car, à quoi bon se féliciter d'être capables de nous arracher à la force de gravité alors que nous ne ferions aussitôt que répéter nos comportements ravageurs si l'occasion s'en présentait ? Pourquoi, à coups de milliards de dollars qui, associés aux budgets annuels de la publicité et de la Défense, pourraient aisément redresser l'économie mondiale, rechercher un signe de vie dans le cosmos alors que nous sommes toujours inaptes à la respecter cette dernière chez nous ? Quel peut être le sens de la mise au monde d'enfants que nous destinons au mas-

massacre par d'autres enfants ? Aucune de nos religions n'est à même de nous faire prendre conscience et admettre l'absurdité suicidaire de tels agissements. Les actes de paix que certains ont payé de leur vie peuvent paraître une goutte d'eau dans la mer. Mais la mer n'est-elle pas faite de gouttes d'eau ? En tant que citoyen du monde, mon sentiment personnel suppose une authentique adhésion à la tolérance de tout ce qui peut m'être étranger, à ma foi, en la vie et en les hommes pacifistes, tous issus des étoiles. Donc, rien ne peut m'être étranger, si ce n'est l'attitude méprisante, indifférente, envahissante, égoïste, brutale, grossière de mes contemporains.

Me sont effectivement étrangères toutes formes de violences qui s'érigent en droits, en moyens, en modes d'expressions, en prétextes, en fin. Terriens nous le sommes tous, avant que de pouvoir prétendre appartenir à un sol, à une nation, un drapeau. Notre arrogance devrait nous faire honte : quel est celui d'entre-nous qui a choisi l'époque, le lieu de sa naissance, sa couleur de peau, sa langue, sa religion ? Et nous nous prétendons libres ! Que décidons-nous des battements de notre cœur ? Du retour des saisons ? De notre si petite planète dans l'espace ?

Un peuple judicieusement instruit ne fait jamais un bon peuple d'esclaves. Un peuple libre et tolérant n'arbore pas les insignes de la destruction des peuples pour cause de "différence". Pourquoi continuons-nous à nous émerveiller sur le berceau d'un poupon, alors que quelques années plus tard, nous en faisons un guerrier ?

Avons-nous une seule bonne raison pour persister à faire de nos enfants des martyrs potentiels, que nous jetterons, à la première occasion qu'on nous offrira en pâture, dans cette gueule que tient béante en permanence la bêtise ? Où donc commence, où cesse le respect de nous-mêmes ? Quelles conditions posons-nous à notre dignité, à notre écoute, à notre générosité ?

Depuis la nuit des temps nous fait cruellement défaut une dignité qui serait conforme à nos belles aspirations...pour lesquelles nous acceptons trop aisément de tuer. Que nous le voulions ou non, que nous y croyions ou non, il demeure que la vie doit être plus sacrée qu'aucun texte, qu'aucune guerre au monde. L'ignorance, et son revers si proche, la certitude, creusent prématurément notre tombe.

L'ignorance est le pire des fléaux. L'évidence est fulgurante : elle permet à certains, tandis que le peuple crédule courbe l'échine, de tirer les ficelles d'un pouvoir au parfum de mégalomanie et de paranoïa. Nul n'ignore que le sentiment d'appartenance - qui fait le lit du fanatisme - donne confiance aux esprits peureux, frustrés, moutonniers. Depuis l'esprit grégaire à l'exacerbation de l'identité, du sentiment d'appartenance aux « purs », il n'y a qu'un coup de canon à tirer. Ceux qui découvrent les clefs d'un mode de vie désentravé de toute idée fixe, morte-née, admettrons à l'instar de tous les avisés, qu'il en coûte de vouloir changer de vie pour changer le monde. Certes, la première étape n'est pas des moindres, puisqu'elle commence par le « Je », ce premier rebelle à l'entendement universel.

Spinoza, encore et toujours lui, nous dit que « l'homme tend à persévérer dans son être. » Ce qui laisse peu de place à un quelconque espoir en l'humanité. Face aux adultes il semblerait que seuls les enfants soient un terreau fertile dans lequel il faut enfouir la semence d'une nouvelle espèce d'éveil. Nous avons tout à développer de nos facultés d'adaptations. Vouloir « changer le monde » ne peut se faire dans la haine et le tumulte. La bêtise autant que la pauvreté culturelle et le manque d'imagination conduisent au racisme et à toutes formes d'injustices.

Les rivières douces et lentes creusent à merveille les vallées les plus profondes, jusqu'à se confondre dans un murmure que n'altèrent plus ni le vent, ni le temps, ni les étoiles. Semblablement, nous avons à fouiller au plus obscur de nous, afin de tenter de découvrir la partie la moins amère, la plus disponible et généreuse de notre cœur. Un cœur qui ne peut donner que de la compassion, que de l'amour, mais un amour inscrit dans le temps. L'amour, et le temps qu'il octroie, figurent des richesses combien plus précieuses que les mirages de l'argent, de l'apparence. Les opposants à l'oppression, au fanatisme ; les pacifistes et libertaires connus ou inconnus qui se sont succédés sur cette planète, entraînent dans leur sillage les présentes réflexions. Pensées qui n'ont jamais douté en une foi universelle, accessible et compréhensible par tous ; capable de réunir les hommes, non sous une identique bannière, mais dans un élan créateur, multiple et authentique.

Ce n'est qu'à mes prédécesseurs que je dois le goût pour une telle revendication d'harmonie. Je leur dois la ferveur, cette envie de suivre leurs traces, plus vivantes que jamais. L'essentiel aura été d'avoir posé une petite part destinée aux hommes de bonne volonté. Puissent les femmes les conduire enfin à offrir au monde des enfants de paix.

Tout ce que nous craignons, c'est de perdre ce que nous possédons, qu'il s'agisse de notre vie ou de nos cultures. Mais cette crainte cesse lorsque nous comprenons que notre histoire et l'histoire du monde ont été écrites par la même main.

Christian Bobin

L'univers évolue sous la loi de multiples forces qui le transforment vers un état que tu crois pouvoir anticiper. Mais ton cœur, frustré de gloire, de puissance et de privilèges, n'évolue pas.

Dans ce ciel qui te fascine ou t'indiffère, ne fixe pas qu'un seul astre, qu'une seule comète, même si un prophète te les désignent comme seules et uniques à regarder, sous peine d'être désormais dans l'erreur.

Cette réalité que l'on te montre, que l'on t'impose, n'est jamais qu'une infime et dérisoire parcelle d'un tout qui te dépasse, d'une réalité autre et incommensurable à laquelle nul n'accède dans sa totalité.

Ne dis plus « la » réalité lorsque tu ne parles que de celle qui t'est propre et unique.

Dans ton esprit, ce Dieu auquel tu tiens tant doit dépasser la notion que tu te fais de lui. Dieu doit submerger Dieu, il doit dépasser l'imagerie humaine. Il doit devenir cette force qui ne laisse ni sang, ni flamme dans le cœur de quiconque a fixé son "dieu" dans une forme définitive. Non une omnipotence à l'image du mâle, mais un état, une parole autre que celle ordonnée par une loi d'homme.

Toute création est amour. A cet instant même naît la précarité. Privilégie l'écriture du cœur, non celle qui imite l'écriture. Ramène l'écrit à la source du silence.

Au belliqueux je dis que la solution à la guerre n'est pas la guerre. La solution à la paix n'est pas la guerre non plus. L'incendie ne se propage que lorsque la flamme est mal protégée. Souviens-toi que la paix couve dans le cœur bien défriché de l'enfance. Gardes-t'en d'en étouffer la semence.

Tu n'as jamais été si peu indispensable au destin du cosmos. Tu te perds en critiques, en spéculations, en jugements. Le bonheur est ce qui te fait pourtant le moins défaut. Ce potentiel siège en toi comme la source gît en la terre, obscure et profonde. C'est une source rétive à jaillir, si tu lui refuses lumière et onde de paix.

Cesse de gémir, même si l'ombre du pire semble planer sur toi. Dans l'art de l'amour tout reste à faire. Il t'est trop facile de sourire lorsque tout va pour le mieux. N'attends pas d'être au bout de ton désespoir pour appeler le bonheur à la rescousse. Dis-moi quel loup demeure indomptable lorsqu'il sait qu'il peut manger dans ta main ?

Souvent, mieux vaut une sincérité qui te blesse mais dont tu finiras par guérir, qu'un mensonge qui t'enterre à coup sûr.

Il y a les tortures permanentes qui nourrissent les maniaqueries de l'angoisse. Ton insouciante ivresse t'offre une clef : celle d'un doux désordre qui n'est pas pour autant abandon.

Les chatons frivoles courent après leur queue. Les hommes s'affairent et courent après leurs ombres. Dans les histoires d'hommes, le vainqueur n'est jamais l'homme.

Tu honores le labeur, fût-ce le plus inutile. Il est quantité de tâches dont tu es le parfait esclave. N'est-ce pas afin de nourrir les tiens ? Ta propre survivance ne justifie ni la guerre, ni le gain de ta pitance sur la mort de ton voisin, ni la négation de ta dignité.

Enseigne à ta progéniture qu'elle n'a pas été engendrée pour servir la plus intolérable des lois - celle du Talion - mais pour prospérer et vaquer en paix. Les belliqueux mettent les coqs dans le cercle et éructent. Qu'on y mette donc les despotes, les élus délirants et qu'ils se déchirent entre eux. Sans toi !

Ta science ambitionne de faire mieux que ce que la nature nous offre depuis la nuit des temps. Certes, tes imitations sont séduisantes mais elles coûtent en saccages de plus en plus rapides, de plus en plus irrémédiables.

L'erreur est humaine, dis-tu. Quelle qu'elle soit, ta foi est abomination si elle ne te sublime pas. Voilà une erreur inhumaine qui n'incombe qu'à tes propres moyens et à ta conscience.

Avec des données identiques, tu diras "blanc", moi "noir". La création s'étale sans limites. Ses jeux d'esprit de même. Vivre pour le pain, l'amour ou l'or est une chose. Vivre pour le pouvoir, afin d'asservir et détruire, est très éloigné de « vivre ». Tes malheurs surgissent fréquemment de tes interprétations.

Amie, ne sois l'esclave de quiconque, dut-il être richissime ou adulé. Le danger ne vient pas tant de la force ou de la différence, que de l'uniformité.

Comment parviens-tu à te croire seul ? Ne sommes-nous pas tous identiques à souffrir, à créer, à désirer, à nous lamenter comme un seul être ? N'est-ce pas un même sang qui coule dans les veines du groupe humain, d'identiques larmes, des révoltes sœurs ? Je contemple mes frères et me reconnais, multiplié à outrance. Rien qu'un même homme, sous toutes les coutures. Un dans le tout. En cela nous sommes tous pareils.

Montre-m'en un seul qui ne veuille pas être heureux, qui n'ait pas les mêmes espoirs de joie, de santé, de richesse et de paix tout comme toi. Tes "petits secrets" me font rire : j'ai les mêmes ! Il n'y a pas de secret. Les temps changent, dis-tu régulièrement. Peut-être la vigne prend-elle de l'âge, mais le vin qui en est extrait est toujours aussi rouge.

Lorsque tu es sans projet pacifique, lorsque tu es avare, pauvre de quiétude et de sérénité; lorsque tu es sans caresses, dans l'ignorance de la musique des âmes généreuses, ton parfum est celui des trépassés.

La vérité ne rate pas sa cible. Si tu en es victime, apprivoise celle qui t'aura révélé à toi-même, et tes blessures guériront. Toutefois, tu ne peux toujours avoir raison. Aucun sommet ne garde intacte son altitude d'origine. Songe que la Terre ne compte pas trop de bergers.

Ainsi, toute main tendue vers toi ne reçoit que la révolte ou ton dédain ? Si tu sélectionnes tes amis, ne trie donc pas les pauvres. Misérables étaient tes ancêtres, et cependant tu leur dois la vie, puisque te voilà, altier et injuste !

Que peuvent signifier, mon amie, l'enfant né de ta chair, le compagnon que tu privilégies, si tu ne prélèves pas, et ne leur destine, le meilleur de toi-même à ton inéluctable sort ?

L'uniforme, l'arme, la loi martiale, toutes les spéculations de frontières, de sol ou de "droits divins" te dégradent, si tu es censé. Ils figurent l'emblème incompatible avec la paix ou le dieu que tu prétends servir, avec l'amour de la vie. L'acier, l'étoffe et les hommes méritent de plus nobles usages.

Tu t'estimes à l'abri du besoin. Laisse-moi rire ! Un sursis n'est qu'un sursis. Tu ne peux rien à cette loi, plus universelle que toutes tes angoisses, ton or ou ta puissance. La mémoire courte n'empêche pas la décrépitude, qui est encore la vie, comme la maladie est encore la vie à l'œuvre - et celle-là n'a pas moins de « droits » que celle qui te fait tenir debout.

La vie ne privilégie aucune de ses créatures. Cette autorité est plus immuable que toutes tes pauvres illusions à propos de vitesse, de règne ou d'immortalité.

Un homme seul : vois comme il est doux, inoffensif et muet. Le voilà plus discret que le blé en herbe. Pour un peu tu l'appriivoiserais. Mais ajoutes-y dix hommes et observe alors l'instinct qui les ferrent tous.

Cent hommes : la voix domine à présent la raison qui "refait le monde", poings à l'appui.

Enfin, vois le peuple dans l'arène. Bientôt tu regretteras la sympathie de l'homme isolé.

La facilité est un piège grossier tendu au devant des médiocres. Elle les rassure. Toi, l'artiste, toi le sage qui choisis le risque, la force de l'esprit, la sagesse qu'octroie la digne raison, tu pactises avec l'univers. Ainsi, il se prolonge un peu par le biais de ton œuvre.

Le poison d'une société malade ne siège pas dans sa queue. C'est dans la tête que se loge le venin de cette bête-là.

Tu es jeune, impatient, virulent et dévastateur. Tu "remodèleras le monde". Ton apparente invulnérabilité se mesure à l'étalon de tes bavardages envahissants. Ignores-tu que tes pas soulèvent les cendres d'autres despotes ambitieux? Puénil, scande une autre chanson ! Il n'y a qu'un printemps au carrousel des saisons. Quel sort réserves-tu aux suivantes ?

Pour un sage, tu peux aisément dénombrer dix mille brutes. Femme, qu'attends-tu pour gonfler ton ventre d'une progéniture digne de toi ?

Ris avec moi de ceux qui marchent au pas et ne savent plus danser pour leurs femmes. Ris avec moi de ces fats qui étouffent sous les fades honneurs. Ils oublient le fabuleux agencement de la vie, pour laquelle ils ne sont que corpuscules insignifiants et éphémères.

Ris avec moi de qui n'existe que par le regard des autres, par le sang des autres, par les frontières qu'il érige et le bout d'étoffe devant lequel il fait se prosterner tout un peuple d'esclaves dévots.

Naïf, tu amasses "pour tes vieux jours". Que peux-tu connaître des jours qui n'existent pas ? Réflexe de vieillard ! Aujourd'hui n'est jamais tel que l'espoir l'imaginait hier. A ton âge, les rêves ont une réalité que le temps se charge d'estomper.

Sois généreux, esclaffe-toi des nantis qui se retiennent de vivre maintenant, par peur de ce qui les attend. Commenceras-tu à te réchauffer le cœur à la fin de l'hiver ?

Danse pour moi, mon amie. Brode le ciel de tes doigts subtils, enivre mes yeux du récif de tes hanches. Sois rassurée, il n'est pas né le potentat qui fera de moi son disciple, quelles que puissent être ses promesses.

Deux secondes, deux heures, qu'est-ce d'autre que le temps propice à toutes les rêveries ? Le temps pour toi d'être là ou de n'y avoir jamais été. L'argent te galvanise. L'argent peut-il t'aimer ? Le pouvoir hypnotise le sot. Le pouvoir parvient-il à t'apprécier, à daigner faire de ta chair, de ton esprit, un homme juste ?

Laisse-moi, avec ton infecte pacotille! Que le vent balaie ces miasmes, que le soleil dégage mon horizon pour préparer la venue de l'amour nouveau. Ami, la sérénité n'attendent pas.

Soldat, tu es honnis par ceux que tu réduis à la douleur et au désespoir. Tu es ovationné par ceux que tu délivres. De part et d'autres, des femmes, des enfants, tous identiques, vivants ou morts. Défend que l'on juge pour toi si la cause qu'on t'ordonne de défendre est estimable ou non.

A chaque instant part une caravane pour l'ultime voyage. De quel poids peuvent bien peser tes belles promesses, tes résolutions, tes indéfectibles serments ? Tu dois tout à la Terre et tout auras à lui rendre. Rien ne t'oblige à rien, certes. En est-il un seul qui aime plus le poison qu'un baiser ? Choisis l'ivresse des sens. Elle au moins laisse l'aube sans ruines.

Qui te dis que ce que tu nommes « imagination » n'est peut-être tout simplement que la trace d'une mémoire universelle à redécouvrir et à laquelle ton esprit collecte, dans ses meilleurs moments, des bribes de ce qui potentiellement s'avère déjà être ou possible de tous temps ?

Toi, fin érudit, chercheur opiniâtre de la Connaissance, espères-tu découvrir que l'homme s'est conçu lui-même ou est peut-être déjà "Dieu" ? Espères-tu donc parvenir au summum de ta joie, ignorant des fléaux capables d'émerger de ton cerveau ? Tu es mal à l'aise, insatisfait de ta peau d'homme si efficace.

Observe l'abeille débonnaire qui volète, contemple le ruisseau aux coulis dolents, les comètes fugaces qui ne te demanderont jamais de refaire le monde à ta guise. Hors les livres, glacial et sombre est ton feu. Terne et inodore, désormais, la rose que tu créés.

Ton sort te tourmente. Inlassablement insatisfait tu hais cette planète entière, tu jalouses la force imbécile des dictateurs, de tes frères pauvres en esprit. Jusqu'ici, dis-moi, qui donc t'as aimé et enseigné l'amour?

Un livre ne s'écrit jamais que de main d'homme. Ne te fies pas aux véhéments colporteurs de vérités. Méfies-toi encore plus de leurs doctes porte-parole. Ils subjuguent et abusent en asservissent les foules bêlantes, crédules et ignares. Les cœurs gangrenés ne savent à quoi se raccrocher pour combler leurs espoirs frustrés, ni comment justifier leurs excès.

Retiens que le naufragé happerait son propre frère pour se sauver de la noyade...

Tu imagines ton règne stable, immuable, infini. Le bonheur, tu l'exiges tel. Tout finit un jour par changer de couleur sous les feux du soleil. Ouvre les yeux, oriente ton cœur et cesse tes lamentations. Sur les ruines d'anciens empires naissent déjà d'orgueilleux palais, soi-disant éternels, narguant les hommes le temps de quelques générations.

De nouvelles geôles s'érigeront pour faire l'infâme pendant aux délires saccageurs de demain. Elles sont cependant tout aussi périssables. Lorsque tu invites le bonheur sous ton toit, ne lui réserve aucune chaîne.

Te souviens-tu encore de l'obscur sommeil d'où ta mère t'extirpa en te mettant au monde ? Vraiment, en as-tu jamais éprouvé la moindre peur ? Le sommeil qui t'attend n'est pas moins long, ni plus à craindre.

Que l'amour soit ton pain, que l'amour soit ta source d'ivresse, que ta femme te reconnaisse parfait amour. Souviens-t'en, car tu ne vis que dans la rosée de l'éphémère, tout indispensable conquérant ou idole que tu te crois.

L'artiste t'aidera mieux à mourir que le médecin. Le premier te rapprochera de ton âme et ne tiendra pas, à tout prix et en vertu de sa bonne conscience, à jouer au bon apôtre. De beaucoup, préfère l'humanisme de l'artiste sincère.

Le vil recrute ses sbires parmi les niais, les ignorants et aveugles. Il choisit les plus apeurés de tes enfants afin de lever les armées de demain. Non pas que les vieux soient moins efficaces au combat mais, un jour ou l'autre, les anciens devenus plus lucides reviennent aux aspirations de paix enfantines que refoulent opiniâtrement les coquelets en mal de vains triomphes. Ceux-là auront toujours tout à apprendre.

Les remèdes aux maux de la société siègent en toi, pas dans la société. Tes traces, ton image, y laissent un sillage de lumière ou de ténèbres. L'arbre n'a pas le choix de son pays. Un esprit a toujours le choix de se reconnaître digne ou indigne de figurer parmi les siens.

Celui qui a la tête creuse hurle souvent le plus fort. N'importe quel frustré sait se faire entendre et frappe aussi puissamment qu'un sanguinaire. Le tyran est complaisant avec lui-même. Sa vanité l'empêche d'étaler sa propre conscience aux vautours. Toi, qui n'est rien de tout cela, paix et joie sur ton heure présente et à venir, dans l'amour et la sérénité.

Tu redoutes ce que tu ne connais pas. Qu'ignores-tu encore de ce dont l'homme, dans le plus vil, est capable ? Le sort des fruits gâtés est de pourrir. Dès lors, tu en sais suffisamment pour que tes rameaux ne portent que des fruits sains.

Tu dispenses généreusement tes miettes. De ton aisance tu donnes l'excédent. Alors t'estimes-tu "généreux". Serais-tu suffisamment habile pour créer une œuvre d'art à partir de vulgaires copeaux ?

Au fanatique je dis que sa religion n'est que manie grossière si elle le culpabilise, inhibe son engouement pour la joie d'être, si elle occulte sa raison, endort sa vigilance et son émerveillement, fomenté les pires excès. Erreur et fabulation encore si, en son nom, elle le conduit au pillage ou au massacre.

Les plus obscurs convaincus sont les plus fins à détourner une parole de son cours premier et font les despotes les plus infâmes. Cette drogue-là, détournes-t-en sans remords car dans la certitude gît la graine du préjugé.

Afin que la consécration auréole ta vie, il importe que ceux qui t'indiffèrent t'aiment ou te craignent. Mais seul le chemin est d'amour qui conduit à la paix.

Sorcier, qu'attends-tu ? Ta fin est inscrite dans ton art maudit. Tu ne cesses de rechercher une puissance et une immortalité égales à celles de ton Dieu, ainsi, cherches-tu à régenter ou envahir. Le veilleur immobile te dit : ton insignifiante présence, sous ce ciel, quelle conséquence peut-elle avoir pour les constellations que ne cueille même pas l'acuité de tes meilleurs télescopes ?

Pour celui qui te contemple peut-être, là-bas, cette diaphane lumière qui lui parvient de ton étoile est déjà morte.

L'amoureux digne ne conquiert ni n'envahit. Il respecte, il propose. Ce qu'il ignore encore, c'est que c'est toujours toi, ma belle, qui choisis, qui dis oui, tandis que tu laisses son illusion au mâle qu'il gouverne le frêle esquif de l'amour. On ne tient pas les brides d'une monture à quatre mains.

Le propre de l'homme n'est pas le rire. Outre ses sinistres œuvres qui souillent les siècles, ses marchandages et ses incessantes luttes armées, c'est la transmutation de sa faiblesse en agressivité qui est sa grande inspiratrice.

Vaines sont tes peurs. Ne crains ni menaces ni destructions. Le peuple voisin ne demande, lui aussi, que paix et prospérité. Refuse un chef qui s'érige en maître de ta vie. Ignore qui embrigade les mécréants, les opportunistes, les lâches, sous bannières et uniformes. Promesse d'homme est lame à double tranchant. Ose l'héroïsme du refus à ceux qui se protègent derrière les gens d'armes, qui, dissimulés derrière ces coffres garnis, signent l'extorsion patentée. Refuse d'écouter qui pousse devant lui des bataillons de perdus.

Approche ta lampe et calme le torrent de mots qui gronde en toi. Que peut respecter celui qui ne se respecte pas ? La nature, dont tu ris et te détourne, ne nous enseigne-t-elle pas la diversité qui fait sa richesse ? Il n'est aucun être sur Terre qui ne lui doive absolument tout. La vulgarité ne t'honorera jamais, toi qui ne connais que l'oasis "certitude".

L'apparat dénonce le goût des fastes prétentieux, du clinquant arrogant qui jette mille feux de paille afin d'attiser le regard du crédule. Le sage qui te salue avec déférence, l'imagines-tu réellement ignorant de la subtilité de tes artifices ou du moyen de te singer ? S'il ne se prosterne pas, sans doute est-ce parce qu'il n'est dupe de rien de ce qui te passionne.

Une fois le grain dans ta réserve et ton puits riche en eau, qui rassasiera l'appétit de ton âme si tu ne prépares pas de feu pour le conteur et à boire pour la danseuse ?

Femme, ainsi tu nous mets au monde et tu ne serais pas notre égale ? Ainsi tu nous berces, nous prodigue consolations et jouissances et tu ne serais pas notre égale ? Tu es notre mère depuis la première femme, sans péché à absoudre, sans chaînes aux pieds ni voile sur le visage. Dénué de toi, ton serviteur ne connaîtrait rien de l'extase que procurent tes caresses.

Effectivement, tu n'es pas notre égale lorsque tu imites gestes d'hommes et cris de guerre. Ni lorsque tu te vends par esprit de lucre ou par appréhension de tes devoirs. Dans ce cas, oui, tu es moins que le grain de sable perdu au fond de la mer.

Des menaces, des cris, des regards meurtriers, des poings brandis, au gré des saisons. Panoplie vulgaire du commun. Toi, tu passes, à l'égal de cette planète qui poursuit son exode mystérieux, et quand bien même la Bête s'évertue à mugir.

Je te vois suffisant. Tu vas comme en terrain conquis. ceint de toute la prétentieuse technologie qui propulse tes machines ruineuses vers les galaxies. Et après ? Cette minuscule euphorbe que tu piétines distraitement meurt sous le soleil depuis cinquante millions d'années.

Quant à ton pauvre esprit, il rampe toujours sur le seuil de la caverne de tes ancêtres. Ton lit est bien dévasté, déjà. Quelle victoire ! Tu te crois chez toi, alors que le fils de Caïn te ressemble comme deux gouttes d'eau.

Toi qui nais et meurs sur cette Terre, les mains vides, toi qui iras, sans même l'ombre de tout ce qui lui fut donné un jour, lègue-nous le souvenir de ton sourire, la musique de ton nom. Qu'ils enjolivent les sources de joie que furent ta bonté et ta tolérance.

Tu voudrais devenir redoutable, alors que tu es plus vulnérable que la plume abandonnée par l'oiseau aux caprices du vent. A force d'exercices, tes bras deviennent puissants, ton torse musclé, tes cuisses épaisses, mais tu figure une piètre barrière contre le temps, contre les corpuscules microscopiques qui te laissent, geignard sur ta couche. Puissance d'un jour, loi de la nature toujours.

Amie, ainsi tu ne vois que monotonie et fadeur dans la sagesse ? De ton manque de pouvoir naît la révolte. Mais te souviens-tu de ce qu'ont fait de leur pouvoir les plus ambitieux d'entre les puissants de ce monde ?

Craindre la douleur est souffrir doublement, avec préméditation. Certes, un tyran peut t'enlever aux tiens, détruire tes dérisoires richesses, mettre tes entrailles à nu. Que peut-il à l'égard de ses propres faiblesses ? Comme dit le sage : on peut te réduire à néant, mais nul ne peut te faire de mal.

Trois coups rendus pour un donné, telle est ta bonne justice, le baume idéal à tes dommages et blessures d'amour-propre. Vaniteux ! La pluie efface la sécheresse, le temps fissure le roc, le vent mugit dans les ruines que furent temples et palais fastueux aussi sûrement que la foudre fend l'arbre en deux, sans souci de tes craintes ou de ta puissance dérisoire.

Quoi qu'il advienne, nos os blanchiront ensemble, tous ensemble, mêlés à jamais dans la même glaise ou consumés sous un même ciel.

Ami poète, économise tes vers, épargne-moi la noyade sous la marée de tes mots. Sois, et vis avant tout le meilleur de la poésie que tu désires m'offrir.

D'un bon acier tu peux battre sur l'enclume une arme ou un outil. Opte pour ce dernier. La trace qu'il laissera dans le cœur de ton frère sera plus douce et féconde autant qu'à toi qui l'aura inspirée. Laisse donc au sang le soin de se retirer, à sa guise, de tout ce qu'il anime. Unique maîtresse, la vie donne, la vie prends.

Savoure sans tarder le vin chatoyant et les amours franches; le lent voyage des saisons comme le chant mélancolique du crépuscule.

Le gourdin n'a jamais fait réfléchir quiconque car il n'est généreux qu'en douleur. Son plus grand succès est la rancune. Dédaignes l'ignoble plus vite qu'il ne te provoque. La famine fait du guépard une souris fébrile, capable de te manger dans la main.

J'observe ta paume tournée vers le ciel, et je me dis : voici une magnifique coupe qui reçoit la main d'un ami, les fruits de la terre ou d'un corsage généreux. Gardes-toi d'en faire une griffe. A moins que ce ne soit pour labourer, semer ou récolter. Ainsi, lui donneras-tu le sens qui va dans celui du Projet qui t'a fait homme.

La bêtise est contagieuse. Essaie de dénombrer ceux qui ont suivi les traces de la Bête : tu n'y parviendras pas ! Vois comme ils ignorent encore toujours qu'elle se mord la queue.

Tu aimes les fleurs, paraît-il. Alors, pour ton propre plaisir, tu les coupes pour te les adjuger. Une orchidée n'a-t-elle pas le droit d'être belle sans se voir arrachée par tes mains de commerçant ? Propriétaire ! Aucun de tes bouquets ne signe le respect de la vie ou l'amour. Pas plus que la cage qui emprisonne le serin.

En amour, tu crains de perdre ta liberté. De quelle liberté parles-tu ? Crois-tu être libre de l'instinct qui te gouvernes entièrement, des battements de ton cœur au flux de ta raison ? Cette liberté que tu chéris est un leurre. Tu n'es libre de rien, ni de ton corps, ni de ta destinée ou de ton sort. Aimer n'est pas emprisonner, puisque ce n'est pas posséder. Ta liberté vraie gît, seule, dans l'état que tu traverses. Rien de plus.

Dans la nuit noire, tes yeux ne te sont d'aucun secours. Ce qui ne prouve pas qu'il n'y ait rien devant tes yeux.

Les camps, les fusillades, les tortures, au nom d'un dieu, d'un idéal, ont toujours trouvé des hommes pour les perpétrer. De ces impunis qui se dispersent ensuite dans la foule, et retournent ensuite auprès de leurs mères, femmes et enfants, qu'en est-il ? "Si ce n'est moi, ce sera un autre", dis-tu.

Depuis quand le maillon commande-t-il à la chaîne ? Puisque ta guerre doit cesser un jour, tantôt ici, tantôt là, pourquoi la commencer ? Ce piège, certains le nomment : "Raison d'état", "Gloire", "Droit divin", "Justice".

Le passé est un écrin au sein duquel mûrit ton présent. Le passé : source de tes connaissances et de ton histoire auxquels tu dois d'avoir pu épancher ta soif. Sans racines, quelle fleur subsisterait en ton jardin ?

Tu aimes faire l'important. Peut-être es-tu réellement l'artisan d'un "miracle" quelconque. Prodige frelaté que cela si tu n'aimes que toi, si tu ne t'enchantes qu'au seul son de ta voix, qu'au seul bruit de ta gloire.

Mon cœur ne connaît pas de véritable poète sourd aux vociférations guerrières, aucun qui soit aveugle aux mains tendues ou qui demeure sec devant les ruines d'un village dévasté par la haine. Le poète est le contrepoids de l'ignominie.

Ami, que tu sois bon ou mauvais poète m'importe peu. Que ton cœur ne soit jamais déserté par l'amour, ni sans force et courage, même devant la menace.

La solitude alarme tes sens. Ta propre compagnie te lasse plus vite qu'un long hiver. Tu as peur du silence. "La solitude est vide de sens, vide de tout", dis-tu. Dès lors, la foule, le tapage, l'agitation remplissent tes jours. Moi, raillé, douché de crachats, honni, jaloué et critiqué, je renais de mes cendres, blessé et guéri à tout instant.

Je recueille le chat errant, et partage ce que d'autres m'octroient. Le bonheur n'est jamais là où tu l'espères de toutes tes forces.

Toi qui t'écartes du bavard, de l'obscène; toi qui tourne le dos à la brute et renonce à la haine, tu crains la colère de ton maître et te prosterne lâchement à ses pieds. La souffrance sera ton lot, si tu n'harmonise pas les cordes de ton âme.

Que fais-tu de ta jubilation ? La nuit venue, ne permets jamais au feu qui veille sur toi de s'éteindre, lorsque rôde alentour le tigre affamé.

Chante la rosée ourlée des larmes de l'aurore. Bénis le sein qui s'offre à tes lèvres. Enchante les nuits de ta mélodie d'amour. Instruis ta descendance dans la vénération des plaisirs de l'existence et des jours sans courroux. Les tiens pleureront toujours assez tôt.

Derrière le voile des évidences, c'est encore le monde. Le néant auquel certains tiennent à se vouer n'existe que dans leur imagination sans aurore.

Au lupanar tu crois faire l'amour. Dans le bouge tu crois t'amuser. En raillant tu crois faire œuvre d'esprit. Par la violence tu espères te protéger, vaincre, modifier le cours des choses et l'état du monde. En somme, tu es misérable, pitoyable comme tous les incroyants en l'amour.

Que tu te pares, ma douce amie, que tu te fardes ou non m'importe peu. Perçois sous ma main, goûte sur ma lèvre, mire dans mes yeux le firmament de ma volupté. Ce qui te fit femme je n'en sais trop rien, mais je l'encense sans retenue.

La notion d'ennemi naît dans le crâne vide des frustrés. Qu'ils soient édentés ou en culottes courtes n'y change rien. Tristes hordes de crânes, dans lesquels gémissent et résonnent les tornades qui préparent les futurs déserts.

En quoi diffère ta propre semence de ce que contient l'univers, puisque tu regardes les étoiles et qu'ainsi tu es conscience du Tout ? Toujours, tu as le choix de t'éveiller ou de t'appesantir dans la léthargie des morts-vivants.

Ne convoite rien ni personne. Ne t'attache ni au matériel ni à l'apparence. Fuis les modes et les pièges mercantiles. Ton royaume n'aura alors pas de fin. En ta sérénité et ton détachement siègent ta force, ton unique et véritable noblesse.

Au frénétique dont le temps est toujours plus précieux que la vie d'autrui; à celui qui irait jusqu'à chevaucher les comètes afin de se rider cent fois plus vite, je dis : le présent, seul, lui est dévolu. Hélas, sa hâte n'est pas en mesure d'en atteindre l'essence.

Ne t'associe pas aux cohortes tumultueuses. Ne leur fait jamais cet honneur. Le sage ne frappe pas un tonneau vide, dans l'espoir qu'il se remplisse. Le troupeau fait ressurgir en toi le chacal. D'une meute aux armées, il n'y a qu'un ordre à mugir, qu'un emblème à brandir par le premier histrion venu, en qui les grégaires croiront, parce qu'ils ne croient pas en eux-mêmes et s'en remettent dès lors à un meneur. Sois ton propre guide.

Tu dis : "Que savons-nous du bien et du mal ?" Comme si tu ignorais ce qu'il manque à ta bouche lorsque ta langue est coupée ! Tu sais ce qui te fait défaut lorsqu'on t'opprime, ravage ta terre ou te jette en cellule. De ce qui convient à ton âme, à ton corps, s'ils sont écorchés par le doute, la douleur, les impondérables ou l'injustice, tu n'ignores rien non plus. Dès lors te voilà instruit pour faire les bons choix.

Que tu occultes la lumière du soleil, que tu te voiles la conscience et même jusqu'aux sens, par dépit ou par lâcheté, n'empêchera pas l'arbre de continuer à porter ses fruits et à te les prodiguer.

Amie, tu te crois riche alors que tu ne possèdes pas même les battements de ton cœur, qui bat sans ton consentement et de même fera lorsqu'il choisira de s'arrêter. Ce ne sont là que feux follets vespéraux. D'heure en heure, la poussière des étoiles s'attelle à ternir ton éclat. Tes biens, ton or, seront détournés de leur cours présent et sonneront bientôt dans d'autres mains.

De la poussière d'étoile naît l'Esprit, qui à son tour engendre la Lumière. L'immonde n'a aucun jardin sous cette poussière.

Au blasé "revenu de tout", je dis : le chemin conduit au néant celui qui n'attend rien du chemin.

Danse, ma belle, ta beauté est un hymne à la vie. Elle est mère d'amour, et ma passion connaît les fragrances de la mansuétude.

Souvent tu pleures tes morts. Mais à quoi bon verser tant de larmes ? Ceux-là ont-ils jamais soufferts moins que maintenant ? En vérité, sur qui pleures-tu ?

Depuis l'aube de l'Humanité, nous n'avons cessé de fouler la poussière des morts qui nous ont précédés. Le printemps n'en renâit que de plus belle, parfaitement insensible à nos émois. Sois-en certain, cela seul dépasse tout ce que nous sommes et pouvons en penser.

Te sentir unique, à la fois seul et tous les êtres humains réunis en un, avec le bonheur de savoir tout perdre, dans la fleur d'un sourire.

La sagesse ne peut venir à celui qui n'a jamais ouvert de porte sur le vide, l'erreur ou le doute.

Toutes les grandes révélations sont assoupies dans le cocon du silence. Pour le sage, le silence n'est pas réponse du vide, ni ce qu'il convient de combler à tout prix. Par peur de te retrouver face à toi, ton bruit corrompt les fruits de la méditation, au profit de la vacuité. Seul ce vide est véritablement sinistre et inquiétant.

Au milieu de ton jardinet il t'est aisé d'éliminer le germe indésirable. Mais dans la forêt serrée de ton peuple, comment scieras-tu l'arbre malade ? N'attends aucun remède de celui qui est incapable de comprendre ta douleur.

Si tu vas lentement, tu vas sainement. Allant sainement, te voilà sans haine, et sans chaînes tu vis sans peines. Cela, depuis l'âge des ténèbres jusqu'à la connaissance de celui que tu es.

On exige de toi un permis pour dresser des murs, un autre pour piloter un véhicule, et un autre encore pour exercer le métier de ton choix. Aucun n'est requis pour te laisser faire de tes héritiers l'engeance des temps à venir. Concevoir un enfant pour ton seul plaisir, par convenance, par ennui ou profit, cela, oui, signe gravement ton inconséquence.

Tu te prétends "élu" de ton dieu. Dans ce cas, ne maudis jamais plus ni la pluie ni le séisme, ni la sécheresse ou les vents. Pas plus ton voisin ou celui qui passe pour ton ennemi, puisque tout est issu de ton maître.

La Force Première poursuit son œuvre dans tout ce que tes yeux peuvent contempler, dans la créativité issue de ton esprit, dans le bas comme dans le haut, dans le visible comme l'invisible, que tu y entendes peu ou prou.

Le marchand ne t'estime pas. Tu sers simplement ses ambitions. Il suppute ton poids de crédulité et suscite en toi de faux besoins. Il sait flatter sournoisement cette superficialité qui te caractérise, en t'empêtrant dans sa propagande. Méfies-toi de celui qui se prosterne au son de ton nom.

Souviens-toi que le pouvoir est le premier maître de l'homme - qui en devient aussitôt la première victime - et qu'il s'établit soit sur la naïveté, soit sur la crainte.

Éphémère, laisse là toutes tes ambitions, tes misérables espoirs de conquêtes, abandonne tes pauvres calculs de prospérité. Enlace plutôt ta belle. Hâte-toi de te détourner de l'arriviste et du politicien.

Plutôt rêver à de nouveaux gestes d'amour qu'à des champs de batailles.

Cette ligne frémissante, ce point vacillant que tu n'atteins jamais, c'est cela, ton horizon. Au-delà, bien au-delà, mon ami, il y a la linéaire faveur des circonstances. Sois-y attentif : ce qui est mauvais en toi est cette aptitude à prétendre tout t'adjuger, comme si tu étais seul au monde. C'est pire encore d'en faire un principe. Statut ô combien précaire, pour qui n'anticipe pas son funeste destin à chaque instant qui passe.

Tu envies cet animal, libre dans sa forêt. Du tigre tu ne feras jamais un chat docile. Si le vulgaire dédaigne la sagesse, le destin ne lui évitera pas de ramper dans sa fange. Quant au dément, il n'a pas à s'immiscer parmi les fraternels, car le prêche ne peut lui parvenir. Dompteras-tu enfin la bête en toi ?

La peur n'octroie qu'un médiocre courage. Ce n'est qu'un perfide ferment dans lequel pataugent ceux qui n'ont pas assez d'amour dans les veines. Montre-moi plutôt la blancheur de tes dents, ami, car tes larmes manquent décidément de couleur.

Tu te courbes devant une croix, une effigie, un symbole pieux ou un défunt. Te penches-tu avec autant de componction sur le vivant, l'opprimé, le faible, l'inconnu ou l'incroyable ?

Les époques se suivent et ne se ressemblent pas, affirmes-tu. Ouvre l'œil ! Seuls les hommes changent, pas le temps. Et cependant, au fil des âges, les besoins des hommes sont pareils. Ce qui les pourrit n'est pas le temps, mais les moyens et leurs usages de le traverser.

Beaucoup commettent l'erreur de déléguer leur pouvoir, de céder leur vie et celle de leur progéniture au potentat. Ainsi confies-tu ta vie à un seul homme, voire une poignée. Crois d'abord en toi et attise ton jugement, ta lucidité. A défaut de force, l'union fait plus souvent la bête. Ignore les meutes, les rassemblements hostiles.

Ne te fies pas à une seule voix, parce qu'elle te paraît plus forte que toutes les autres et semble détenir le ton de la vérité, du bon sens. Ainsi même, le loup ruse et se dissimule dans la chaleur et l'intimité du troupeau, en adoptant toutes les apparences de la sagesse et de la docilité.

Tu as toujours eu le choix : celui de capituler ou de refuser ta complicité. La non-participation est la première arme du juste. Alors, devient quêteur d'âmes plutôt que chercheur d'armes.

De quels moyens disposes-tu pour échapper au temps, à la flétrissure ? Abandonne tes projets cupides. Le loisir de goûter à la fête et de t'attabler t'est à peine offert que, déjà, on parle de fermer l'auberge !

Dans la cité bruyante et tumultueuse tu parles du monde comme s'il sortait de tes mains, comme si tes yeux en avaient fait le tour, une fois pour toutes. Tu as tout vu, tu as parcouru la Terre entière. Mais que sais-tu réellement du silence des sables, du sommet des montagnes et de l'empire des mers, lorsque tu n'y es pas ? Deux yeux et un cœur ne suffisent pas pour percer le mystère qui t'a conçu. Et puisque tu sais tout, que vas-tu faire, maintenant, de cette connaissance ? Le singe qui lit, calcule et disserte, reste un singe...

Amie, aucun art, aucune vertu, nulle aptitude et pas la moindre de tes connaissances les plus étendues n'ont de sens si leurs pratiques ne te vouent qu'à l'obscurantisme, à l'égoïsme, à l'arrogance.

Ta haine est caractéristique. Tiens plutôt à l'amour comme l'oiseau tient au ciel, comme la mer se voue au large, comme le blé survit grâce aux bienfaits de l'astre de vie. Tu n'as aucun ennemi autre que toi-même. Tu n'as que des coryphées incompetents, extrêmement indignes de la moindre confiance.

Belle, ma belle, tu as raison de te soucier de ta beauté, bien que tu n'y sois pour rien si la nature t'a bien servie. Resplendis généreusement, lave nos pauvres yeux fatigués des médiocrités et des souillures. Ceux qui ne se respectent pas, comment pourraient-ils respecter quoi que ce soit, dès lors qu'ils s'enlaidissent à plaisir et signent l'insulte permanente au génie de l'Univers ?

Tes maîtres t'inculquent gravement que tout dépend de l'argent que tu amasseras et de ta propension au mensonge ; que tu seras "battant" ou vaincu. Toi qu'enseigneras-tu, l'heure venue ?

Avare, as-tu jamais vu l'été compter ses fruits ? Si tu pries dans le temple et si ensuite, hors ses murs, tu fais courber les têtes, tu ne pries pas. Si tu n'existes que pour compiler des valeurs marchandes, tu ne sais rien du sens de la vie. Ami, pourquoi t'enfermer dans le labyrinthe de l'ignorance, par haine, dépit, cupidité ou jalousie ?

Oui, on peut punir un homme qui refuse de tuer au nom de la nation. On peut en fustiger dix, et même des millions. On ne peut rien contre un peuple, solidaire d'autres peuples. Ne te réjouis pas de la mort de ceux qu'on t'as obligé d'occire.

Ces hommes, proches ou lointains, bafoués et méprisés, leur sang n'a qu'une seule et même couleur sur toute la Terre : la tienne.

Les pierres, sur lesquelles tu trébuches tout au long du chemin de ta vie, ne dissimulent pas toutes un scorpion. Événements sans importance, qu'il ne faut même pas relever. Tes sempiternelles jérémiades, autant que tes peines, engendrent l'usurpation du mot, du geste, du bouleversement. Tels naissent tout aussi facilement les conflits. L'essentiel t'échappe à chaque fois que tu geins sur ton sort.

Toi et moi, l'égal de deux ventres creux. De pauvres hardes douteuses et un toit crevé au-dessus de la tête. Nos sourires, cependant, demeurent et se reflètent dans la coupe intarissable de l'amour.

Courtise sans retard la toison blonde, la tresse noire. Déguste sans remords les lèvres aimées. Attise sans culpabilité la paix raffinée d'une hanche offerte à tes paumes. Vis cet instant comme s'il devait être l'ultime. De ces biens princiers, tu n'en posséderas jamais qu'une vague illusion, une fois le plaisir fané. Ainsi, alors que tu es déjà heureux, tu l'ignores la plupart du temps.

Je te vois, les bras chargés de livres savants. Impressionnante est ton érudition. On se prosterne devant toi. Tu enseignes des certitudes qui te procurent grande science et pouvoirs éphémères. Te voilà capable de planer entre les nuages, de surprendre le secret des astres, de raser une forêt en un jour. Cependant, t'empêcher de te colleter à tes semblables, tout ton art spectaculaire n'y suffit pas encore. En définitive, que sais-tu vraiment ?

Il n'y a pas de suite, pas d'aventures dignes d'être vécues dans le sang que tu verses ou fais verser par tes sbires. Dans ce cas, ton rôle est mille fois plus vain que cette existence qui te rend amer et dont tu nies à plaisir le sens. L'insecte que tu méprises et écrases en riant est encore ton maître.

Tu souhaites ardemment un bonheur sans faille, durable, constant. Pourquoi, en plus, ne pas mendier l'immortalité, ou que les arbres n'engendrent que des fruits qui te tombent dans la main, sans effort et comme si tout t'étais dû ?

Par la violence tu réagis à la contrainte, au refus, et de même encore au désir inassouvi. As-tu jamais vu un vigneron agiter son vin avec l'espoir de le bonifier ?

Chère compagne, les vœux s'épanchent à profusion de ta bouche, le premier jour de l'an. Que peuvent les souhaits ou la coutume contre le banal flot des jours qui ruine tes pauvres espoirs ?

Nanti de ta superbe, gonflé de déférence, tu arbores ostensiblement les symboles de ce culte dont tu t'estimes digne. La "vérité" serti ton âme dans un écrin si étroit qu'il en terni l'éclat. Crois-tu que ce que tu nommes "dieu" s'abaisserait un seul instant - s'il devait avoir ton apparence, à te reconnaître pour disciple, à apprécier tes offrandes et sacrifices, ton or et tes amulettes, tes mensonges et hypocrisies ?

Ton mépris et ton intolérance brûlent et assiègent autant que ta passion. Tu te fais une piètre image de ce que tu vénères.

Grandissime est ta patience, autant que ton accoutumance aux spectacles immondes et dégradants. Tu es véritablement fasciné par le morbide. Là est l'obscénité. Seras-tu jamais assez mûr pour comprendre qu'à la lecture de l'Histoire, dont tu es si fier, une seule envie m'étreint ? Celle de me dissoudre dans l'aveuglant soleil, afin de fuir la honte et n'avoir pas à vomir tout mon désespoir ni te souiller de mon dégoût.

Révolté ou soumis, obéis d'abord à la vie. Ne vis pas au premier degré. Change de vie autant de fois que ta bonne conscience te le dictera.

On ne te demande pas la résignation par la foi, mais l'exaltation de sa vivacité, de sa créativité, de son inventivité bénéfique à tout un chacun. Mais il faut t'en donner les moyens. Serais-tu capable de peindre un arc-en-ciel au moyen d'une seule couleur ?

Une femme ne s'achète pas comme une volaille, fut-elle issue d'un bouge. Serais-tu donc moins que l'animal ? Bien sûr, certaines de nos belles se louent. Toutefois, que ton regard ne jette pas l'éclair du mercanti ni celui du conquérant.

Fais qu'il soit simplement une fleur s'épanouissant sans hâte, dispersant son parfum au zéphyr des amours.

Belle, ne cache rien de ce corps qui ne trouble que celui qui suppute d'obtenir tes caresses, non ton cœur. Ta beauté est un vibrant hommage à la vie. Ton sein, ta cambrure, sont les plus belles invitations à tout espérer de notre jardin terrestre. A sexe ouvert, la fleur nous offre son parfum. Il n'y a là rien qui vaille honte ou mépris. Le plaisir n'est suspect qu'aux timorés, inhibés ou corrompus par des principes obscurs et autoritaires.

Ce sont les mêmes qui contemplant ou fomentent sans ciller le spectacle d'horreurs quotidiennes.

L'univers est infini, affirme ta Science. Cet infini est lui-même circonscrit par les limites de tes moyens de compréhension et d'observation. Ménages-toi une connaissance de l'amour, et fais ton deuil de l'inconnaissable.

On pourrait écrire cent nouveaux versets ou mille commandements de plus. A quoi bon, si les doigts de la brute n'ouvrent jamais le livre à la bonne page ? A quoi bon, s'il l'ouvre et demeure dans l'ombre pour tenter de le déchiffrer ? A quoi bon si, occultant sa raison, il l'interprète dans la forme ou s'il en devient l'esclave prostré, par imitation bornée, par peur de la mort ? Le caillou enchâssé au fond de la rivière ne sait rien de la clameur des océans.

Celui qui dédaigne les vers du poète déshonore les poètes. Cette indifférence déshonore la vie, car poésie est vie, rien d'autre. La poésie n'est pas le souvenir désuet de la flamme. Elle est cette braise dont la combustion persiste vaille que vaille, pour tenter d'éclairer la nuit que traversent les cohortes de blasés.

Tu te moques, tu ris. Le rire a toute la place dans ta mémoire, et tu ne retiens plus que lui. Ce rire est celui d'une hyène qui n'a pas conscience des tares qu'expose son ricanement ! Ta différence ne vaut que pour ce qu'elle a de sincère et de spontané. Le reste n'est que copies, simagrées, piètre théâtre d'angoissé.

Le rire sain vole de fleur en fleur, tel le papillon qui s'écarte infailliblement des bourbiers.

Lorsque ta main se pose sur le ventre de ta compagne; lorsque le silence se fait miel et chant intérieur, dès lors que le stupide ne te dicte plus ni ses commandements, ni ses lois éphémères, tu possèdes alors la suprême substance du monde.

Honneurs, titres et gloires ont un vil prix, face à l'incalculable élévation de ta jubilation.

Tu aimes te distraire de la vie, toujours le plus facilement du monde. Tu cherches cette aisance qui mouche ta flamme intérieure, comme s'il fallait t'affranchir de l'esprit qui s'est incarné en toi, et te détourner du voyage, toi, l'enfant des astres !

Certains énoncent avec force qu'il te faut nier les plaisirs sains de cette existence, tels, entre autres, la femme et ses atours. Plaisirs et désirs seraient dès lors éminemment suspects. Les mêmes t'annoncent qu'à la réincarnation tu échapperas - ou qu'elle te seras accordée, c'est selon - en refusant tout accord, tout pacte sensuel avec ce sexe qui te plaît, t'attire naturellement ainsi que le veut la vie. Montre-moi celui qui est sorti de tombe pour révéler ce qu'il en est du trépas !

On te dit de ne pas porter le poids du monde sur les épaules; qu'il est ainsi fait, que tu n'y peux rien changer. A partir de là, la tentation de te donner bonne conscience te frôle, tout comme celle d'être satisfait de toi. A moins que l'indifférence ou la rage ne te gagnent plus sûrement. Alors prépare-toi à être ta première victime !

Qu'est-ce qu'aimer, sinon secouer doucement l'arbre, afin que les fruits tombent et prolifèrent ?

« Je serai loin », me dis-tu, avant de t'en aller. Insensé ! Loin de quoi ? Là où tu te trouveras, là sera le centre du monde. On n'est loin de rien lorsqu'on est bien et en paix avec soi-même.

Le vent colporte un écho : La moral défend tout ce qui est bon. Bienfait soit cette morale qui entrave le libre élan de ta perversité. Elle mutile tes racines nécrosées, t'allège des fruits avariés qui pourriraient en toi à plaisir. Sans la morale, ton esprit s'affadirait dans la facilité, mère de tous les vices.

Tu imites ce que d'autres font passer pour d'ingénieuses innovations, avec tes gris-gris, tes parures, tes bruits, ton goût original pour la laideur. Ta vulgarité, tes impertinences, ton irrespect, tu appelles tout cela « liberté ».
Pauvre singe en qui l'homme que tu aurais pu être, chut, un jour funeste.

Une fourmi chemine laborieusement entre tes pieds. Tu ricanes, parce que tu imagines que cet insecte n'a que des projets aveugles et obstinés. Dis-moi, en quoi es-tu différent, toi, qui prononce des messes basses à n'en plus finir sur ce qui doit être ou sera ; toujours à supputer des conversions, des endoctrinements possibles, d'infamantes invasions.

Je dis : tu ne t'agites pas moins vainement que cette fourmi.

Tu attends tout de la vie. Tu es exigeant. Plus encore avec tes compagnons qu'envers toi-même. Tu attends d'eux ce que tu ne ferais pas pour eux.

A l'abri de l'inconfort tu te protèges de ce qui pourrait menacer tes jours. Rien n'est pourtant plus naturel que le danger. En venant au monde, tu as accomplis ce qu'il y a de plus périlleux : vivre.

Lorsque tu tables sur la pérennité, tu oublies ces civilisations ruinées, tous ces temples orgueilleux, érigés à la mesure de la vanité humaine. Contemple ces vestiges. Bientôt les tiens se fondront avec ces reliques enlisées dans les sables, réduites à de pathétiques pages d'Histoire. Voilà toute la puissance de tes maîtres.

A la lumière des âges, à quoi bon avoir pitié d'une humanité sans remords alors que les bourreaux ont des mères et des enfants semblables à celles et ceux qu'ils ont anéantis au nom d'une foi, d'un drapeau, d'une langue, d'un territoire.

Instruits, dictateurs, gouvernants, scientifiques, quels que soient le statut, une fois satisfaits, ceux-là ne possèdent toujours rien de plus qu'un sursis, comme tout un chacun. Ces hommes qui tentent inlassablement de dominer le monde, s'ils parviennent à soutenir leur visage dans le miroir, à sombrer dans le sommeil en toute quiétude, d'une nuit à l'autre ; s'ils parviennent à demeurer insensibles, ton ultime consolation, amie, sera de les savoir périssables à leur tour.

Leur drame est que leur égoïsme les désigne comme faux centre du monde. La vanité les anime d'impatience pour les empêcher d'accepter de mourir un jour, de ne jamais être éternels, ni divins, riches ou adulés. La peur occulte leur mémoire, qui pourrait peut-être leur rappeler, heure par heure, que leurs prétentions sont invariablement assujetties aux lois de l'univers. Lois qui nous dépassent tous, du plus savant au plus ignorant. Les voilà donc, ces enfants du hasard, déjà dominés bien avant que de naître ! Indifférent - comme jamais ils ne pourront l'être autant de leurs semblables - le temps se joue de leurs joies et de leurs

pleurs, de leurs espoirs et de leurs périls. Ces enfants-là, à peine nés, prétendent faire d'eux-mêmes des êtres dits "supérieurs", de haute technologie, pétris de cette inhumanité capable de geler la vie avec une efficacité aussi foudroyante que le zéro absolu.

Le malheur des hommes est de se demander quoi tirer de l'existence, au lieu de donner quelque chose à la vie.

Louis Pauwels

Le destin de l'homme
se joue partout et tout le temps

STIG DAGERMAN – 1950

Parler de l'humanité c'est parler de soi-même. Dans le procès que l'individu intente perpétuellement à l'humanité, il est lui-même incriminé et la seule chose qui puisse le mettre hors de cause est la mort. Il est significatif qu'il se trouve constamment sur le banc des accusés, même quand il est juge. Personne ne peut prétendre que l'humanité est en train de pourrir sans avoir, tout d'abord, constaté les symptômes de la putréfaction sur lui-même. Personne ne peut dire que l'humain est mauvais sans avoir lui-même commis de mauvaises actions. En ce domaine toute observation doit se faire *in vivo*.

Tout être vivant est prisonnier à perpétuité de l'humanité et contribue par sa vie, qu'il le veuille ou non, à accroître ou à amoindrir la part de bonheur et de malheur, de grandeur et d'infamie, d'espoir et de désolation, de l'humanité. C'est pourquoi je puis oser dire que le destin de l'homme se joue partout et tout le temps et qu'il est impossible d'évaluer ce qu'un être humain peut représenter pour un autre. Je crois que la solidarité, la sympathie et l'amour sont les dernières chemises blanches de l'humanité.

Plus haut que toutes les vertus je place cette forme d'amour que l'on appelle le pardon. Je crois que la soif humaine de pardon est inextinguible, non pas qu'il existe un péché originel d'origine divine ou diabolique mais parce que, dès

l'origine, nous sommes en butte à une impitoyable organisation du monde contre laquelle nous sommes bien plus désarmés que nous pourrions le souhaiter.

Or, ce qu'il y a de tragique dans notre situation c'est que, tout en étant convaincu de l'existence des vertus humaines, je puis néanmoins nourrir des doutes quant à l'aptitude de l'homme à empêcher l'anéantissement du monde que nous redoutons tous. Et ce scepticisme s'explique par le fait que ce n'est pas l'homme lui-même qui décide, en définitive, du sort du monde, mais des blocs, des constellations de puissances, des groupes d'États, qui parlent tous une langue différente de celle de l'homme, à savoir celle du pouvoir.

Je crois que l'ennemi héréditaire de l'homme est la macro-organisation, parce que celle-ci le prive du sentiment, indispensable à la vie, de sa responsabilité envers ses semblables, réduit le nombre des occasions qu'il a de faire preuve de solidarité et d'amour, et le transforme au contraire en co-détenteur d'un pouvoir qui, même s'il paraît sur le moment dirigé contre les autres, est en fin de compte dirigé contre lui-même.

Car qu'est-ce que le pouvoir si ce n'est le sentiment de n'avoir pas à répondre de ses mauvaises actions sur sa propre vie mais sur celle des autres ?

Si, pour terminer, je devais vous dire ce dont je rêve, comme la plupart de mes semblables, malgré mon impuissance, je dirais ceci : je souhaite que le plus grand nombre de gens possible comprennent qu'il est de leur devoir de se soustraire à l'emprise de ces blocs, de ces Églises, de ces organisations qui détiennent un pouvoir hostile à l'être humain, non pas dans le but de créer de nouvelles communautés mais afin de réduire le potentiel d'anéantissement dont dispose le pouvoir de ce monde.

C'est peut-être la seule chance qu'ait l'être humain de pouvoir un jour se conduire comme un homme parmi les hommes, de pouvoir redevenir la joie et l'ami de ses semblables.

Bibliographie

- Communication non violente - (cahier d'exercice) Marshall Rosenberg, CCN, 1987
- Un chemin de paix - Jean-Pierre Godding, Commission Justice et Paix, Bruxelles, 2000
- Pour une éducation de la liberté - Charles Maccio, Chronique Sociale, Lyon, 1984
- Violence, comment s'en sortir ? - Ministère fédéral de l'emploi et du travail, Bxl, 2001
- Moi et les autres - Petit traité de l'agressivité au quotidien Léo Moulin, Labor, 1996
- Violence, non violence - J. Raes, Y. Sondag, E. Brion, D. Piersoel, Commission justice et paix, Bruxelles, 1976
- Le bonheur possible - Alain Delourme, éditions Retz, 1999
- Faites la paix - P. Peeters, D. Charlier, M. Bollu, A. Virag, Humania asbl, Bxl, 1997
- La psychologie des relations humaines - "Que sais-je", Raymond Chapuis, PUF, 2000
- Au risque de l'insécurité - Commission Justice et Paix, éd. Lumen Vitae, Bxl, 1995
- Pratiques de la médiation - Guy Boubault et Christian Le Meut, Non-Violence actualité, éd. Ch. L. Mayer, 2000
- Moi et les autres - Albert Jacquard, éd. Point-Virgule, 1983
- Petite philosophie à l'usage des non-philosophes - A. Jacquard, éd. Calmann-Lévy, 1997
- Lâcher prise-La clef de la transformation intérieure - Guy Finley, Le jour éditeur, Canada, 2000
- Stratégie de l'action non-violente - Jean-Marie Muller, éd. du Seuil, 1981

L'évangile de la non-violence - J-M. Muller, éd. Fayard, Paris, 1969
 Le cœur conscient - Bruno Bettelheim, Livre de Poche, 1977
 Propagande, médias et démocratie - N. Chomsky, R.W. Mc Chesney, éd. Ecosociété, Québec, 2000
 Paroles d'Homme - Arthur Haulot, éd. Quorum, 1995
 Les mots sont des fenêtres (ou des murs) - Marshall Rosenberg, éd. Jouvence, 1999
 Pratique de la communication non-violente - Wayland Myers, éd. Jouvence, 2000
 Respect de l'environnement, paix et justice sont-ils séparables ? - Commission Justice et Paix, Bruxelles, 1990
 Pensées pour moi-même - Marc-Aurèle, éditions Flammarion, 1998
 L'intolérance - ouvrage collectif, éd. Grasset, 1998
 Vous avez dit violence... - Kit info, éd. JOCF, Bruxelles 2001
 Savoir faire face au racisme - Emmanuel Vaillant, Les essentiels, éd. Milan-Junior, coll. Société, 2000
 Le développement de la personne Carl Rogers, éd. Dunod, Paris, 1968
 L'assertivité - coll. Essentialis, Morisset éd., 1996
 Transmettre l'amour - Paul Lemoine, éd. Nouvelle Cité, Paris
 Le temps des médiateurs - Jean-François Six, éd. du Seuil
 Autobiographie ou mes expériences de vérité - Ghandi (M.K.), PUF 1950
 Le pèlerinage aux sources - Lanza del Vasto, Denoël, Paris, 1943
 La force d'aimer - Martin Luther King, éd. Casterman, Paris, 1964
 Révolution non-violente - M. L. King, Payot, Paris, 1965
 Un combat non-violent - César Chavez, éd. Fayard-Le cerf, Paris, 1977

Du même auteur

REFLEXIONS - CHRONIQUES

Les limbes tyranniques, Dricot, Liège, 1994.
Aphourismes (anthologie), Tirtonplan, Pont-à-Celles, 1994.
Chroniques de Démocratie Plus de 2005 à 2010

RECITS

Conte citadin, Dricot, Liège, 1995

NOUVELLES

Les petits boniments – Exercices d'écriture de l'élève Nonyme 2013

TECHNIQUES -LOISIRS

Réciter un texte, une poésie - Se changer soi pour changer le monde - Le petit Rodin - Caprices pour une carte

CONTES

Trois contes pour un soir serein, Sol'Air, Nantes, 1994

POESIE

Femme multiple, Tirtonplan, Pont-à-Celles, 1995
Derrière le jour, la nuit - Affûts de l'éphémère

THEATRE

La pastorale (création à Bruxelles en 1997) - *L'Anniversaire*,
Le Rémora - Le sursis - Une voix pour Colette - Écoute ceci,
Les Porcelaines de Capharnaüm

HISTOIRE

Lieux littéraires, de Van Bruaene à aujourd'hui, à Bruxelles et ailleurs

DOUCEURS NOMADES

J-M. LUFFIN

"Mourir pour des idées, d'accord, mais de mort lente", nous avait pourtant conseillé le regretté Georges Brassens...

Si la poésie gît en un lieu quelconque, ce n'est probablement pas entre les pages d'un livre mais dans la pulsion de vie, dans l'élan qui nous fait agir, ressentir, compatir, nous projeter dans tous les possibles authentiques et créateurs. A voir le nombre de ses adeptes, le beau et le laid ont sans doute leur poésie propre. Les sciences, elles, peuvent aussi le meilleur et le pire. Dans leur rayonnement, pas de prosternation servile mais de la prudence. Quant aux dogmes, la manière dont nous en usons à généré depuis des siècles trop d'ambitions funestes. Nous sommes incapables de nous rendre plus dignes d'aucun d'entre-eux. Incapables de vivre dans l'harmonie promise. Incapables d'enrichir et protéger une force de vie à laquelle nous devons tout.

Dès lors, comment ne pas s'associer aux craintes de Stig Dagerman, Albert Jacquard, Pierre Rabhi, Serge Latouche, Michel Tarrier, Paul Ariès et tant d'autres ? En désespoir de cause, ces quelques réflexions, nomades, parce que bien vivantes et mouvantes, mais lassées de l'agressivité ambiante, elles s'en vont au gré d'infinies douceurs, désapprendre à mourir violemment, stupidement, pour des idées. Parce qu'il s'agit, plus que jamais, d'y reconnaître une espérance en un projet d'humanité dont l'homme actuel n'est qu'un infime maillon.

J-M. L.

Andenne - 2014